The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	L' <<amour>> pour la duchesse de Guermantes dans A la recherche du temps perdu et ses avant-textes
Author(s)	Kato, Yasué
Citation	Gallia. 1996, 35, p. 51-58
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/5848
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

L' « amour » pour la duchesse de Guermantes dans *A la recherche du temps perdu* et ses avant-textes

Yasué KATO

Le protagoniste proustien donne libre cours à son imagination devant les noms de pays inconnus. Bayeux devient « si haute dans sa noble dentelle rougeâtre » avec son faîte « illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe » ; l'accent aigu de Vitré « losang[e] de bois noir le vitrage ancien » ; la sonorité douce de Lamballe s'associe à la couleur blanche qui va « du jaune coquille d'œuf au gris perle » ... [1]

Il en est souvent de même pour les personnes, en particulier pour la duchesse de Guermantes. Aucune autre héroïne de ce roman ne se révèle aussi sublime que cette femme au début du *Côté de Guermantes* : dans les rêves du héros, elle est imprégnée d'une lumière orangée et transparente comme du verre. L'invitation au salon de Guermantes comblera enfin les aspirations du héros, alors que les jeunes filles ne cessent de lui donner soif de les connaître de façon intime, leur chair et leur vie entière.

Il est donc intéressant de remarquer que le narrateur emploie à maintes reprises les termes « amour » ou « amoureux » pour définir son sentiment vis-à-vis de la duchesse, ainsi qu'il le fait quand il parle de Gilberte ou d'Albertine :

> Quand je me retrouvais seul chez moi, me rappelant que j'avais été faire une course l'après-midi avec Albertine, que je dînais le surlendemain chez Mme de Guermantes, et que j'avais à répondre à une lettre de Gilberte, trois femmes que j'avais aimées [...][2].

1) Pl, I, p. 381.

2) Pl, II, p. 684.

[...] mon amour pour Mme de Guermantes ou pour Albertine [...][3]

Mais il est évident que le héros n'« aime » pas la duchesse comme les deux jeunes filles de son âge qui provoquent en lui un rêve voluptueux. Il semble préférer garder l'image lointaine, amplifiée d'éléments fantastiques que la femme réelle ne peut posséder.

Mme de Guermantes présente plutôt des traits de ressemblance avec Mme Swann. C'est par leurs salons et leur élégance que ces deux femmes adultes enchantent le jeune homme. Il se poste sur le passage de Mme Swann dans le bois comme il le fera pour Mme de Guermantes. Curieusement, il s'abstient de dire qu'il « aime » Mme Swann. Pourquoi cherche-t-il alors à mettre la duchesse et les jeunes filles sur le même plan ?

L'ambivalence de l'« amour » pour Mme de Guermantes remonte à la genèse du roman. La duchesse est l'un des personnages qui subissent la plus grande modification dans les premiers cahiers. Nous pouvons consulter entre autres les documents suivants :

	Mme de Guermantes à Combray	**Mme de Guermantes à Paris**	**Conversation avec Montargis à Doncières**
1909		C. 4, 9v°- 18r°	
	C. 4, 41r°- 42r°		
		C. 31	C. 31, 39v°- 49r°
			C. 7, 31v°- 32v°
	C. 12, 34r		
1910	C. 13, 1r°- 5r°		
		C. 30	
		C. 66, 1r°- 25r°	C. 66, 26r°- 27r°
1911	C. 11, 20v°- 26r°		

3) Pl, IV, p. 189.

Relevons trois jalons qui marquent l'évolution du portrait de ce personnage pendant cette période.

1. Le changement du titre (de la comtesse à la duchesse)

Mme de Guermantes n'a que le titre de comtesse au premier stade de la genèse (dans notre tableau ci-dessus, les Cahiers 4, 5, 31, 7, 12, 13 et 30). Proust ajoute à ce propos dans l'interligne du f°16r° du Cahier 66 : « Mme de Guermantes ‹ — devenue depuis peu duchesse — › »[4]. Il manifeste une hésitation entre ces deux titres dans ce cahier avant de choisir définitivement celui de duchesse. Dans le Cahier 11, cette héroïne est appelée duchesse dès son apparition à Combray.

Pourquoi Proust attache-t-il ainsi de l'importance au titre de son héroïne ? Il est à noter que le mot « duchesse » a une connotation ironique en français, désignant une femme qui affecte de grands airs[5]. De même, le narrateur de la *Recherche* transcrit les paroles de Saint-Loup qui lui propose de le conduire à une maison de passe : « [...] si tu ne tiens pas absolument à des duchesses (le titre de duchesse étant pour l'aristocratie le seul qui désigne un rang particulièrement brillant, comme on dirait dans le peuple des princesses), dans un autre genre, il y a la première femme de chambre de Mme Putbus »[6]. Cette parenthèse est sans doute inspirée par la phrase de Balzac au début des *Secrets de la princesse de Cardignan* : « En France, le titre de duc prime tous les autres, même celui de prince [...] »[7].

Dénommée « la duchesse », Mme de Guermantes apparaît comme une femme plus fière et inaccessible.

2. Le changement de son lien avec Saint-Loup (de la cousine à la tante)

Conscient du rang social inférieur de sa famille, le jeune homme timide n'ose pas parler à la duchesse de Guermantes qui habite au fond de la cour. Il compte sur l'amitié de Saint-Loup, le Guermantes de son âge, pour se faire

---

4) Suivant le protocole de transcription de l'équipe Proust de l'I. T. E. M., nous mettons les additions entre soufflets (‹ ›).

5) Définition donnée par le dictionnaire *Le Robert*.

6) Pl, III, p. 93.

7) *La Comédie humaine*, t. IV, collection "L'Intégrale", Seuil, 1966, p. 474.

reconnaître par elle.

Il est à noter qu'elle est d'abord dans le Cahier 31 la cousine de Montargis. Il l'appelle « ma tante » dans l'ajout interlinéaire du f°32v° du Cahier 7 et dans les lignes principales du Cahier 66, ainsi que les versions postérieures.

Cela n'empêche pas que cette dame soit « encore jeune »[8]. Il n'y a pourtant pas à nier que l'amour pour la tante d'un ami est beaucoup moins courant que l'amour pour sa cousine.

Proust n'abandonne pas facilement le thème de la cousine d'un ami aristocratique. Dans le Cahier 29, daté du début 1910, apparaît une autre cousine de Montargis rencontrée devant l'hôtel de Querqueville, belle blonde au profil noble et droit et à la haute stature. Le héros demande à son ami si cette jeune fille dédaigneuse est assez facile dans sa conduite pour qu'il puisse la posséder[9]. Cet épisode disparaîtra après avoir été imprimé dans les placards de 1914.

3. Le changement des impressions qu'elle provoque chez le héros : Mme de Guermantes est-elle vraiment belle ?

Le prétendu amour du jeune homme pour Mme de Guermantes paraît moins vraisemblable du fait de l'écart à la fois de l'âge et du niveau social entre eux, qui s'agrandit dans la genèse. Quelle sorte de charme peut-elle présenter à son admirateur ?

Les sentiments du héros sont, dès la rédaction du Cahier 4, platoniques et fantasmatiques. La comtesse de son rêve émet une lumière mystérieuse et poétique comme son nom aristocratique. Cette image précieuse et fragile se dissipe dès qu'il cause avec elle. Il se contente donc d'esquisser dans son imagination un profil idéal et fugitif à partir de petits traits séduisants aperçus en passant : une « espèce de ligne serpentine », « l'inflexion du nez », « une moue d'un coin de la bouche », « des yeux violets », un « léger haussement de soucil », « l'opposition du noir des cheveux et de la pâleur de la joue »[10]. Il fréquente plus tard le salon de la comtesse. Le cahier contient un passage

8) Pl, III, p. 316.

9) C. 29, 37r° - 40r°.

10) C. 4, 14r° - 16r°.

absent des versions postérieures :

> L'autre soir ramenant d'une soirée la comtesse dans cette maison ~~qui où je~~ où elle habite encore et où je n'habite plus depuis tant d'années, tout en l'embrassant, j'éloignais sa figure de la mienne, pour tâcher de la voir comme une chose loin de moi, comme une image, comme je la voyais autrefois quand elle s'arrêtait dans la rue pour parler à la laitière. ~~Je tâchais~~ J'aurais voulu ~~revoir ressaisir~~ retrouver l'harmonie qui unissait le regard violet, le nez pur, la bouche dédaigneuse, la taille longue, l'air triste, et en gardant bien dans mes yeux le passé retrouvé, approcher mes lèvres et embrasser, ce que j'aurais voulu embrasser alors[11].

Ce passage surprend le lecteur du texte d'aujourd'hui pour deux raisons. D'abord, le héros du roman imprimé rencontre Mme de Guermantes seulement dans des scènes mondaines, sans qu'il noue une relation assez intime avec elle pour l'accompagner tout seul chez elle et pour l'embrasser. Une description similaire sera finalement consacrée à Albertine :

> J'aurais bien voulu, avant de l'embrasser, pouvoir la remplir à nouveau du mystère qu'elle avait pour moi sur la plage avant que je la connusse [...][12].

Nous remarquons ensuite dans le passage dont il s'agit que le visage de Mme de Guermantes, observé de près et fixement, ne présente pas de défauts. Son nez, qui deviendra fort caractéristique dans les versions suivantes, demeure à cette étape « pur ».

Le fragment suivant du cahier situe la première rencontre avec la comtesse à Combray. Sa calèche passe quelquefois sur la route et le héros distingue à peine « une femme jeune et des cheveux dorés »[13].

Le portrait de la comtesse se concrétise davantage dans les pages relatant l'histoire parisienne du Cahier 5. Le héros a la déception de s'apercevoir que

---

11) C. 4, 13r°. Les mots raturés par Proust sont barrés dans notre transcription.

12) Pl. II, p. 659.

13) C. 1, 11r° - 12r°. Remarquons le changement de la couleur de ses cheveux : elle était noire dans l'autre fragment du même cahier (voir la page précédente).

cette femme, imaginée comme une statuette de Saxe, a « des joues en chair » et porte un costume tailleur ainsi que les autres. Elle incarne pourtant le type de sa famille « mythologique » grâce à son « nez trop busqué, trop long », à « la lèvre trop mince, trop peu fournie », aux cheveux blonds, au teint d'un rose mauve. Le f°60r° ajoute un autre trait plus déplaisant, un petit bouton parfois enflammé « au coin du nez sous ‹le cerne de› l'œil gauche ».

Cette caractéristique physique provoque dans le Cahier 31 une déception plus grave. Dès que le héros aperçoit cette dame devenue sa voisine à Paris, la vue « d'un joli nez mais fort, long, busqué, assez charnu » le frappe « comme quelque chose de terriblement matériel »[14]. Bien que ce fameux nez de Mme de Guermantes apparaisse encore « joli », la dégradation du portrait de l'héroïne est remarquable.

Pour que cette femme, plutôt laide dans la réalité, paraisse belle, la calèche doit passer en un clin d'œil sur la route de Combray. Comme l'indique l'analyse de la version du Cahier 12 par Akio Wada[15], cette rencontre devient singulative et la voiture de la comtesse passe « à toute vitesse » et « dans la poussière ». La première image « devinée » par le héros est ainsi celle d'une femme « ravissante »[16].

Pendant la période des remaniements de la première dactylographie de Combray, Proust décide d'avancer le moment de la désillusion. Le Cahier 13 ébauche la scène de l'église de Combray où le héros a l'occasion d'observer Mme de Guermantes. Le texte est bien travaillé ; en particulier la description de l'apparition de la comtesse est rédigée à trois reprises. Comparons les premier et troisième jets qui manifestent nettement une évolution :

> [*la 1ère version*][17] Mais à ce moment je remarquai une grande dame blonde que je n'avais jamais vue, mais d'après ce ~~qu'on m'~~ ‹que le curé› avait dit de Mme de Guermantes, cela pourrait être elle. Il me semblait qu'il y avait sur elle la ressemblance de ce qu'on avait dit de la dame que

14) C. 31, 38r°

15) A. Wada, « Métamorphose de Mme de Guermantes dans la genèse de *A la recherche du temps perdu* », *Gallia*, n° 34, 1994, p. 53.

16) C. 12, 34r°.

17) Le texte est raturé par des croix.

j'avais cru apercevoir en voiture (ou portrait vu) (**a**) ; [...][18] Je lui trouvais un nez ‹trop grand et› pointu, des joues trop rouges, et j'étais choqué qu'elle eût les traits si forts, une chair si réelle, même un petit ~~bouton sous l'œil~~ ‹grain au milieu de la joue› (**b**) ; un pli que faisait sa jupe et qui m'assurait qu'elle n'était pas une créature de rêve me gênait extrêmement, comme une affiche électorale sur la Cathédrale de Chartres[19].

[*la 3e version*] Mais à ce moment je vis une grande femme blonde ‹à la figure un peu rouge à nez pointu et aux yeux perçants, avec un bouton sur la joue› (**b**) ~~que~~ dont à cause d'une certaine ressemblance avec ~~le portrait que de~~ ~~ce qu'on m'avait dit de ses traits~~ ‹le portrait qu'on m'avait montré› (**a**) je ~~trouv~~ [ais] me dis : [...][20].

Nos remarques portent sur deux points. Les mots soulignés (a) montrent que Proust abandonne, après des hésitations, l'épisode de la calèche de la comtesse esquissé dans les Cahiers 4 et 12. Désormais, la première rencontre a lieu dans l'église ; la vue de la duchesse le déçoit dans un premier temps. En outre, l'observation du nez, de la joue rouge et du bouton de la femme (soulignage (b)), est transférée à l'instant de son entrée en scène[21]. Le choc provoqué par son apparition semble être ainsi plus brutal.

C'est un peu plus tard que ses beaux cheveux — ils sont « d'or crêpelés » et montent « si lisses jusqu'en casque sur sa tête » — et ses « beaux yeux bleus » consolent un peu le jeune homme[22]. Cette description sera brève et d'un ton détaché dans le Cahier 11 : le narrateur se borne à évoquer les « cheveux blonds » et « les yeux mauves »[23].

Pour conclure

Tous les tâtonnements de l'auteur pendant les années 1909-1911 visent

18) Nous ne transcrivons pas les dix lignes qui suivent.

19) C. 13, 2r° - 3r°.

20) C. 13, la marge supérieure du f°1v°.

21) Voir A. Wada, *op. cit.*, p. 56-57.

22) C. 13, 5r°.

23) C. 11, 25r° ; Pl, I, p. 171.

à créer une héroïne socialement plus noble, mais physiquement moins séduisante. L'amour du protagoniste est donc loin d'être voluptueux. La version du Cahier 66 énumère toutes les vertus de la duchesse retrouvée à Paris et qui le rend de nouveau « amoureux » : la sonorité de son nom, le souvenir du paysage de la Vivone qui a sa source près du château de Guermantes, sa ressemblance selon Montargis avec une statuette de Saxe, son hôtel, la réputation de son salon dans le faubourg Saint-Germain. A partir de cette femme, les fantasmes proustiens forment une idole incarnant le mystère du nom et celui du noyau aristocratique.

Ainsi le roman imprimé réussit-il à définir deux catégories de la passion proustienne : la quête de la sensualité chez des jeunes filles et l'idolâtrie de femmes inabordables.

(大阪大学博士課程在学)